

Randonnée permanente : forêts de Marchiennes et de Saint-Amand (2026)



Cette randonnée permanente, proposée par le club de cyclotourisme du Nord Touriste Cyclo, m'emmène entre la France et la Belgique, plus précisément en Wallonie picarde. Le départ se fait à Roubaix, où le club organisateur a son siège au sein du parc des Sports.

Je quitte la ville en direction de la frontière. Une fois celle-ci franchie, je roule sur de petites routes en longeant quelques rieux, ces petits cours d'eau qui portent parfois des noms savoureux, comme celui du « Haut du Pont ».

La balade se poursuit, carte IGN belge à la main : je roule à l'ancienne, sans GPS, ce qui me permet de me situer précisément par rapport à l'environnement. Elle se révèle précieuse pour trouver un autre itinéraire en cas de déviation, de travaux, ou lorsque la route est en trop mauvais état.

J'arrive au village de La Glanerie, situé à la frontière française. Ce fut le premier village belge libéré de l'occupation allemande par les Alliés, le 2 septembre 1944. Une statue en bronze y représente le premier soldat américain, assis sur sa moto, surpris de se trouver en territoire ennemi après s'être égaré.



Je franchis le petit pont de la Libération, qui enjambe le ruisseau de l'Elnon, frontière naturelle pour rejoindre la ville française de Mouchin.

À Aix-en-Pévèle, je traverse la campagne Pévéloise, avec ses paysages agricoles, ses petits bois et ses villages pittoresques. La région est également connue pour ses secteurs pavés, ceux de la célèbre course Paris-Roubaix, surnommée « l'enfer du Nord ».

À Beuvry-la-Forêt, je passe sous l'A23 par un tunnel réservé aux piétons et aux cyclistes, puis bifurque à gauche vers le « chemin des Écoliers ». J'aperçois bientôt la lisière de la forêt domaniale de Marchiennes. Une table avec des bancs, à l'écart de la route forestière, offre l'endroit idéal pour manger mon pique-nique sous les frondaisons et profiter d'un peu de fraîcheur en cette période de canicule.

Il faut repartir : la chaleur monte doucement, et j'aimerais atteindre Saint-Amand-les-Eaux — connue pour ses thermes et pour la forêt domaniale de Raismes–Saint-Amand–Waller, seconde forêt de cette randonnée pour midi, heure locale.

Je quitte la forêt de Marchiennes et l'ombre bienfaisante de ses arbres pour une chaleur plus vive. Cette partie du parcours traverse une zone marécageuse, d'où les noms de certaines petites routes, comme la « route des Marais » ou celle « du Bois ». Au lieu-dit Cataine, sur la commune de Hasnon, je longe la Scarpe, affluent de l'Escaut. Le confluent des deux cours d'eau se situe à Mortagne-du-Nord, ville frontalière avec la Belgique.



Hasnon, petite ville proche de Saint-Amand-les-Eaux, fut autrefois reconnue comme la capitale mondiale de la fléchette en bois, une activité disparue en 1980 sous la concurrence japonaise.

Encore un dernier effort avant d'atteindre la forêt domaniale de Raismes–Saint-Amand–Wallers, qui s'étend sur 4 600 hectares. Elle a souffert du défrichement des moines, puis de l'exploitation des mines de charbon au XIXe siècle : une partie de ses arbres fut alors abattue pour étayer les galeries. Détruite aux trois quarts pendant la Première Guerre mondiale, elle fut ensuite replantée avec des essences mieux adaptées au climat : hêtre, chêne, frêne et quelques autres variétés.

Après la Seconde Guerre mondiale, chevreuils et sangliers y furent introduits pour satisfaire les chasseurs. Oiseaux et insectes affectionnent aujourd'hui cette forêt humide et marécageuse.

Le camping où je me dirige est situé dans la forêt domaniale, à proximité des thermes. En pleine canicule, planter sa tente entre les arbres permet de faire baisser la température sous la toile. Une fois la tente montée et mes quelques affaires installées, tout en restant monastique, je pars repérer les sanitaires. Je croise un cyclo-campeur en train, lui aussi, de monter sa tente. Nous échangeons quelques mots, mais la barrière de la langue ne permet pas une longue conversation. L'anglais s'est imposé dans le monde après la Seconde Guerre mondiale, pour des raisons politiques et commerciales, au détriment de l'espéranto. Cette langue construite au XIXe siècle dans un objectif d'humanisme et de pacifisme entre les cultures.



De retour près de ma tente, confortablement installé sur un siège ultraléger (le poids reste la hantise du randonneur), je me plonge dans un livre, savourant la quiétude de l'endroit en attendant l'heure du repas.

Un chat au pelage noir vient s'installer près de moi. Il porte un collier, ce n'est donc pas un animal errant. Peu à peu, entre deux somnolences, il se rapproche délicatement. Je le soupçonne d'attendre sa part de mon repas. Que nenni, mon mélange de semoule de blé et de lentilles m'est réservé.

Déçu, il finit par s'éloigner vers d'autres campeurs, peut-être plus généreux.

Sous la tente, loin de toute infrastructure, tous les bruits deviennent perceptibles : la pluie, même légère, le vent, le cri des oiseaux. Une chouette hulule au milieu de la nuit, les arbres servent de nichoirs à ces rapaces nocturnes. Se reconnecter à la nature, prendre le temps d'écouter, de sentir les odeurs de la terre : l'humain, même lorsqu'il s'en détache, fait partie de cet ensemble qu'est la nature, celle-là même qu'il détruit.

En camping, pas de réveil, c'est la lumière du jour qui rappelle qu'il est temps de se lever et de préparer le départ.

En sortant de ma tente, j'aperçois tout près une poule au plumage noir qui picore tranquillement, suivie de ses neuf poussins au duvet de la même couleur que leur mère. Nullement impressionnée par ma présence, toute cette petite troupe poursuit paisiblement son activité, en poussant de petits gloussements.

Après un petit-déjeuner rapide, le matériel plié et rangé dans les sacoches, il est temps de partir. Je décide de m'écarter momentanément du tracé initial, qui traverse le centre-ville de Saint-Amand-les-Eaux.

Lors d'une précédente visite à vélo, des travaux d'aménagement d'un parking sur la grand-place, au pied de la tour abbatiale, avaient été réalisés : les voitures stationnées limitent aujourd'hui le recul nécessaire pour photographier la tour.

La fraîcheur du matin, de belles routes forestières et l'odeur particulière des fougères le long des fossés m'invitent à une balade loin des chaleurs de la ville.

À Mortagne-du-Nord, je retrouve le tracé du parcours. Mais avant de continuer, je m'arrête dans un magasin d'alimentation pour acheter des pâtes conditionnées en barquettes. Une place toute proche, face à la mairie, avec un banc sous un arbre, m'offre l'endroit idéal pour me restaurer. Rassasié, j'aperçois un café ouvert, ses tables et ses chaises installées en terrasse sur le trottoir, où trois hommes discutent tranquillement.

Voyager à vélo en autonomie, c'est découvrir un pays ou une région, mais c'est aussi la rencontre éphémère de personnes dont on ne connaîtra jamais le nom, mais avec qui naissent parfois de beaux échanges chaleureux.



Le vélo posé sur sa béquille contre un mur, j'entends parler de confiture de tomates vertes. Après les salutations d'usage, le contact s'installe et je demande si je peux partager leur table. Accord unanime : nous discutons confiture de tomates vertes, lentilles d'eau qui prolifèrent sur l'Escaut, et voyage, l'un des trois hommes étant lui-même randonneur à vélo, tente de camping compris.

Une fois encore, je quitte le parcours officiel pour rejoindre Tournai par le chemin de halage longeant l'Escaut. Je découvre une prolifération de lentilles d'eau sur le fleuve, conséquence des chaleurs

caniculaires des dernières semaines, sujet déjà évoqué en terrasse avec mes trois compères.

Rouler sur les chemins de halage belges est un plaisir : ils sont bien entretenus, ponctués d'aires de repos et balisés par le réseau « points-nœuds ».

À Antoing, j'aperçois le sommet du château (privé) de la famille des princes de Ligne. Quelques kilomètres plus loin apparaissent les tours caractéristiques de la cathédrale Notre-Dame. Sur la grand-place de Tournai, vélo posé sur sa béquille, je m'installe pour une pause-café accompagnée d'une douceur sucrée, entre le beffroi, monument emblématique du XII^e siècle, le plus ancien de Belgique, et la cathédrale Notre-Dame, chef-d'œuvre de l'art médiéval. Surnommée la « cité des cinq clochers », elle impressionne par ses dimensions et son mélange de styles roman et gothique. Fragilisée par une tornade en août 1999, elle fait l'objet d'une importante restauration depuis 2006.



En sirotant mon café à une table de terrasse, un promeneur assis non loin, remarquant le chargement de mon vélo, me demande d'où je viens. Je lui raconte ma balade en cyclo-camping, agrémentée de quelques faits historiques, de belles rencontres, sans oublier l'épisode des gallinacés gambadant librement dans le camping où j'ai passé la nuit. Bruxellois, il visite la ville et ses environs. Je quitte la belle ville de Tournai en traversant sa grand-place triangulaire, une forme héritée de la convergence de plusieurs voies romaines. Elle est bordée de maisons à l'architecture flamande qui composent un ensemble harmonieux. Je poursuis la balade le long du chemin de halage de l'Escaut, sur la rive gauche — une erreur, car une partie en est dégradée : la rive droite, mieux entretenue, aurait été préférable. La petite église Saint-Éleuthère d'Esquelmes, de style roman et datant du XI^e siècle, reconnue comme l'une des plus anciennes et des plus petites églises du val de l'Escaut, me sert de repère pour quitter les bords du fleuve. La randonnée permanente touche bientôt à sa fin, non sans passer par le village de Bailleul et son église en pierre de Tournai des XIII^e et XIV^e siècles, puis par celui de Leers-Nord, à la frontière française. Une statue emblématique, érigée sur un rond-point, y représente « le satcheu » (haleur de bateaux), tirant une embarcation à l'aide d'une corde.

En quelques coups de pédale, je franchis le panneau d'entrée de l'agglomération de Roubaix : la randonnée est terminée. Cette balade à vélo de deux jours, proche de chez moi, la plupart du temps en solitaire sur de petites routes et chemins, m'a permis d'aller de village en ville, à la rencontre de monuments dont les pierres, patinées par le temps, racontent leur histoire.

Cette petite escapade me fait penser à Bernard Ollivier, qui écrit dans l'un de ses récits de voyage que l'aventure se trouve au coin de la rue. C'est une question de regard, plus que de kilomètres.

Texte et photos : Daniel